

—C'est aussi ma frayeur, monsieur le docteur. Oh ! je ne crains rien pour moi ; mais je sens que les vingt mille francs et les papiers ne sont pas en sûreté ici.

—Oui, fit M. Villarceau, qui réfléchissait.

—Mon bon docteur, reprit la jeune femme avec hésitation, si j'osais...

—Dites.

—Je vous demanderais d'emporter avec vous ces papiers et cet argent dont je n'ai pas besoin, quant à présent.

—Ma chère enfant, j'allais vous faire cette proposition.

—Oh ! que vous êtes bon ! Je vais être délivrée de toutes mes terreurs, je pourrai dormir tranquille.

Marguerite alla prendre les deux enveloppes et les remit à M. Villarceau.

Sur l'enveloppe cachetée de cire rouge, le docteur lut :

"A ouvrir en l'année 1886."

—Marguerite, dit-il, le moment venu, ces papiers vous seront remis.

—Non, monsieur le docteur, répondit elle vivement, c'est vous qui en prendrez connaissance, et alors je ferai ce que vous me conseillerez.

—C'est bien, nous avons tout le temps de reparler de cela.

M. Villarceau compta les billets de banque.

—Oui, dit-il, il y a bien vingt mille francs dont je vais vous donner un reçu.

—Un reçu ! Oh ! monsieur le docteur ! protesta la jeune femme.

—Si, si, il le faut, c'est nécessaire.

Le docteur se fit donner du papier, une plume, de l'encre et écrivit le reçu que Marguerite glissa dans le tiroir de la commode.

—De retour à Paris, reprit-il, je convertirai ces vingt mille francs en un titre de rente sur l'état. Vous aurez ainsi, Marguerite, un revenu annuel d'un millier de francs, et ce sera infiniment plus sage que de prendre chaque année une somme plus ou moins forte sur le capital.

—Tout ce que vous ferez sera bien fait, répondit la jeune femme.

M. Villarceau consulta sa montre.

—Le temps passe vite, fit-il, il me faut prendre congé de vous, ma chère enfant.

N'oubliez pas, Marguerite, dit-il en sortant, que je suis à votre disposition ; donnez-moi de vos nouvelles de temps à autre et espérons qu'il ne vous arrivera pas de nouveaux malheurs.

Les enfants venaient de se réveiller.

La jeune mère leur donna des jouets pour s'amuser dans le berceau pendant qu'elle préparerait leur déjeuner. Cela fait, elle les leva. Thérèse mangea de bon appétit ; mais Louise ne voulut boire qu'un peu d'eau rouge. Elle n'avait pas sa vivacité habituelle ; elle était pâlotte, avait les yeux battus, les mains brûlantes. C'était un peu de fièvre ; la mère s'inquiéta.

Mais Louise s'étant mise à jouer avec Thérèse, faisant entendre de petits éclats de rire, Marguerite se sentit rassurée.

—C'est la frayeur qu'elle a eue hier, pensa-t-elle, ce ne sera rien.

Elle se remit à ses reprises de dentelle. Le travail pouvait être facilement achevé pour midi.

Elle prierait une femme, dont la demeure n'était pas beaucoup éloignée de la sienne, de venir garder les enfants pendant qu'elle irait reporter la dentelle au château de Génoude, à deux kilomètres de la ville. C'était aller et retour, une lieue et demie qu'elle aurait à faire.

L'ouvrage terminé, Marguerite s'occupa du repas de midi.

Comme le matin, Louise ne mangea pas. Ses petits membres étaient toujours brûlants de fièvre, et des gouttes de sueur perlaient à son front ; elle était extrêmement affaiblie et sa tête languissante reposait sur le sein de sa mère, qui la tenait sur ses genoux. Elle finit par s'endormir d'un profond et lourd sommeil.

Marguerite la coucha dans le berceau sans la déshabiller.

—Peut-être va-t-elle dormir ainsi pendant plusieurs heures, se dit-elle. Elle renonça à faire venir la voisine.

Louise dormait et n'avait pas besoin d'être gardée ; elle se rendrait au château avec Thérèse.

Cette décision prise, elle s'assura que la porte de derrière était bien close, elle ferma les volets, enveloppa la riche pièce de dentelle dans un foulard de soie, mit deux baisers sur le front de sa fille, prit Thérèse sur son bras et partit après avoir fermé la porte à deux tours de clef.

Mais elle s'en allait tranquille ; elle ne craignait plus qu'on lui déroberait les vingt mille francs et les précieux papiers de la petite Espagnole.

Il pouvait être trois heures lorsqu'elle revint.

La petite Thérèse paraissait très heureuse de la promenade qu'elle venait de faire ; elle tenait sa mère adoptive par le cou, et avait des cris de plaisir, quand ce n'était pas un petit rire argentin qui éclatait entre ses lèvres.

A peine Marguerite eut-elle ouvert sa porte et franchi le seuil qu'elle poussa un grand cri rauque.

Elle avait vu tout de suite le berceau renversé et vide de sa literie. Elle n'avait vu que cela, son premier regard ayant été pour sa fille.

D'un bond elle s'élança vers le berceau, en criant :

—Louise, Louise !

L'enfant ne répondit pas.

—Mais où est-elle, mon Dieu, où est-elle donc ? s'écria Marguerite.

Elle laissa glisser Thérèse sur le parquet et courut ouvrir les volets qui empêchaient le jour de pénétrer dans la chambre.

Alors elle put voir l'affreux désordre au milieu duquel elle se trouvait. Les tiroirs de la commode avaient été ouverts et fouillés ; le lit avec

ses draps et sa couverture enlevés, les matelas étaient retournés ; le linge avait été jeté pêle-mêle de tous les côtés.

Sans se rendre encore exactement compte de ce qui s'était passé chez elle, la pauvre mère éperdue, folle, cherchait sa fille sous cet amas de linge, d'effets, d'habilllements qu'elle remuait, jetait, éparpillait, complétant ainsi le désordre sans en avoir conscience.

Et, toujours, d'une voix étranglée, sanglotant, elle appelait sa fille.

Thérèse pleurait, blottie derrière le berceau vide.

Enfin, Marguerite comprit que c'était en vain qu'elle cherchait et appelait sa fille. Il fallait se rendre à l'évidence, Louise n'était plus dans la maison, Louise avait disparu.

Elle se mit à pousser des cris déchirants auxquels répondirent les cris de la petite Thérèse.

En proie au plus violent désespoir, la malheureuse se tordait convulsivement les bras. Hélas ! si grand que fût le trouble de son cerveau, elle comprenait.

Forestier, le mari infâme, lui avait pris, volé son enfant.

Une lâche et ignoble vengeance !

Accroupie au milieu de la chambre, tenant sa tête dans ses mains crispées, la malheureuse Marguerite était comme écrasée. Des spasmes violents soulevaient sa poitrine toujours pleine de sanglots.

Elle resta ainsi plus d'une heure dans un état de torpeur effrayant, n'ayant plus ni volonté, ni pensée.

Il fallait les caresses de la petite Thérèse, qui vint se pendre à son cou, pour la ranimer, la rappeler au sentiment de la réalité et lui faire reprendre possession d'elle-même.

Alors elle sentit qu'elle avait eu tort de s'abandonner à son désespoir au lieu d'agir. En effet, n'aurait-elle pas dû songer tout de suite à faire arrêter le ravisseur ?

Elle avait laissé s'écouler un temps précieux ; était-il encore temps de se lancer à la poursuite du misérable ?

Elle prit Thérèse dans ses bras et, affolée, s'élança hors de la maison. Elle courait, allant droit devant elle, ne sachant point où elle dirigeait ses pas. Elle ne pensait pas que c'était chez le maire qu'elle devait aller.

Aux personnes qu'elle rencontrait elle demandait s'ils avaient vu sa fille emportée par un homme.

On ne comprenait pas ce qu'elle voulait dire ; on la prenait pour une pauvre femme atteinte d'aliénation mentale.

Enfin on lui dit, que deux heures auparavant, un inconnu, portant un enfant enveloppé dans une couverture, avait été vu à la gare quelques minutes avant le passage du train.

—C'est lui, le misérable, c'est lui ! s'écria Marguerite.

C'était lui, en effet ; mais deux heures s'étaient écoulées, il était loin.

Et, à cette époque, le télégraphe n'existait pas encore à Salvignac.

Poursuivre le misérable était impossible, d'autant plus qu'on devait supposer qu'il prendrait toutes ses mesures pour échapper aux recherches qui pourraient être dirigées contre lui.

Marguerite reprit en pleurant le chemin de sa maison. Elle y arriva en même temps que le maire et le garde champêtre, qui avaient été prévenus du rapt de l'enfant.

Tout d'abord, on constata que Forestier s'était introduit dans la maison par le jour de souffrance du cellier, dont il avait tordu et arraché le barreau de fer.

Sans nul doute, son intention avait été de s'emparer des papiers de la petite Thérèse et des vingt mille francs.

Le maire eut peur, d'abord, que ce vol n'eût été commis, mais la jeune femme le rassura en lui disant que le matin même elle avait remis les billets de banque et le précieux dépôt à M. le docteur Villarceau.

—Voilà, fit le maire, je ne crois pas me tromper en disant que, furieux de ne plus trouver ici ce qu'il voulait voler, Forestier n'a pas trouvé un autre moyen de vengeance que celui d'enlever la petite Louise. Ah ! pauvre madame Marguerite, votre indigne mari ne pense qu'à vous faire horriblement souffrir.

La jeune femme répondit par un soudain gémissement.

Le maire reprit :

—Je regrette bien vivement que M. Ancelin ne m'ait pas informé plus tôt de ce qui s'est passé hier soir entre vous et cet homme ; je l'aurais fait arrêter pour violation de domicile et violences exercées contre une femme.

Mais dites-moi, madame Marguerite, aviez-vous un peu d'argent ?

—Oui, monsieur le maire, quatre billets de banque de cent francs.

—Où étaient-ils placés ?

—Là, fit la jeune femme, montrant la commode.

On chercha dans le linge éparpillé.

Peine bien inutile ; Forestier avait trouvé les billets de banque et s'en était emparé ; il avait pris aussi trois louis et quelques pièces de menue monnaie qui se trouvaient dans le vide-poche.

Le misérable avait dépouillé sa femme. Il ne restait à la malheureuse que quinze francs, la petite somme qu'elle avait touchée au château pour prix de son travail.

—Monsieur le maire, dit-elle, il y avait aussi, dans le premier tiroir de la commode, le reçu des vingt mille francs que M. Villarceau a absolument voulu me donner.

On chercha encore. Mais, comme les billets de banque, le reçu avait disparu.

Le maire voulut remettre à la jeune femme, à titre de prêt, deux pièces de vingt francs.